

La Voie Lactée présente

RESSOURCES PÉDAGOGIQUES COMPLÉMENTAIRES

LES MOTS DE TAJ



Un film de **Dominique Choisy** avec **Tajamul Faqiri-Choisy** - Produit par **Nathalie Algazi, François Drouot** et **Marie Sonne-Jensen**

Image et son **Henri Desaunay** - Montage Image **Leo Ségala** - Montage son **Lucile Demarquet** - Musique **Bertrand Belin** - Mixage **Edouard Morin**
Etalonnage **Kevin Stragliati Poly Son** - Création visuelle **Nicolas Bonté** - Une production **La Voie Lactée** en coproduction avec **Les Amis de Jimmy**
avec le soutien du **CNC**, des régions **Ile-de-France** et **Hauts-de-France**, de la **SCAM**, de la **Procirep** et de **l'Angoa**



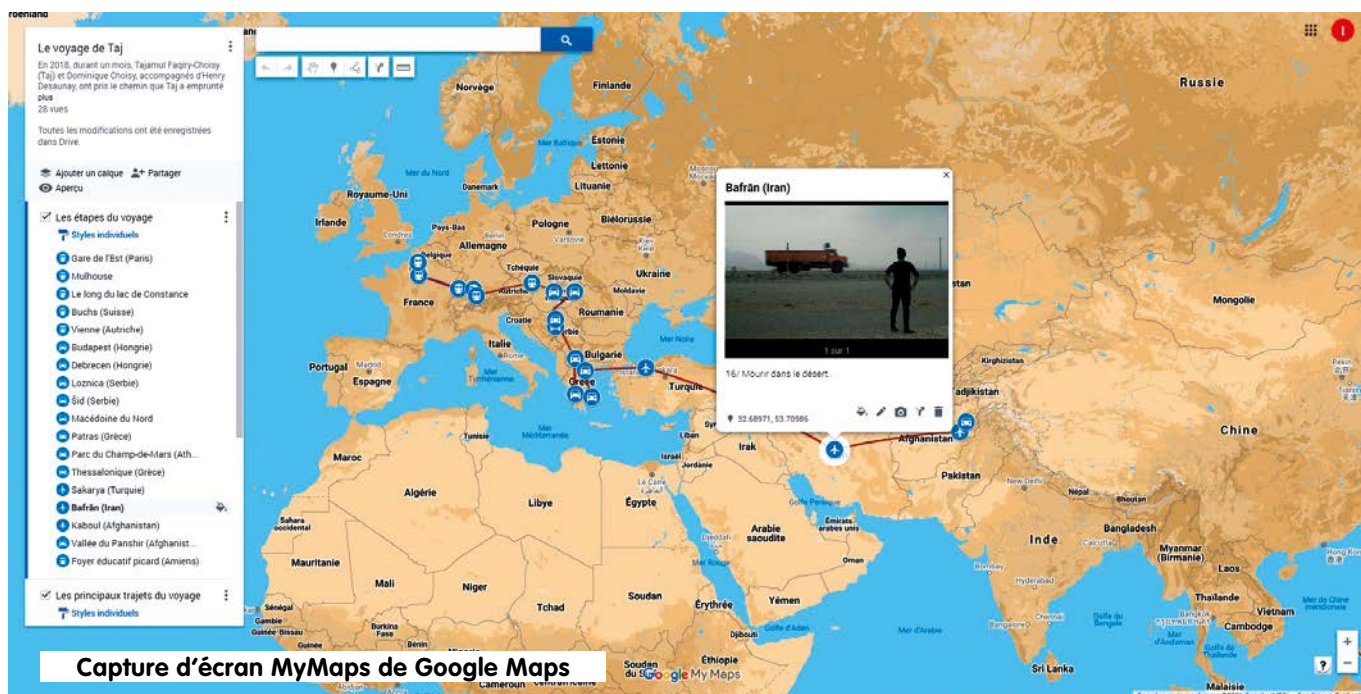
Ce document présente différentes ressources pédagogiques pour organiser un ciné-débat autour du film *Les Mots de Taj*, réalisé par Dominique Choisy.

Il complète le dossier « *Migrants : oser la rencontre* » publié dans *Le Journal de l'Animation* n° 221, de septembre 2021.

- **Page 3 : *Le voyage de Taj***
- **Page 4 : *Interview de Tajamul Faqiri-Choisy, personnage principal du film *Les Mots de Taj****
- **Page 6 : *Pistes de réflexion et de débats à l'issue de la projection du film *Les Mots de Taj****
 - *Page 6 : La puissance des images*
 - *Page 7 : Faire exploser la frontière*
 - *Page 7 : La fiction et le réel*
 - *Page 8 : Père-réalisateur*
 - *Page 9 : Les corps entrent en résistance*
 - *Page 10 : Donner des pizzas aux chiens*
 - *Page 10 : Femmes et migrations*

Le film *Les Mots de Taj* reprend le parcours, à l'envers, d'Amiens à Kaboul, de Tajamul Faqiri-Choisy, jeune Afghan qui a fui l'Afghanistan. Une carte interactive permet de visualiser son parcours, un périple de près de 14 mois, et donne des repères sur les différentes étapes que l'on retrouve dans le film : Suisse, Autriche, Hongrie, Serbie, Macédoine, Grèce, Turquie et Iran. Il suffit de cliquer sur chacune des 18 étapes : une photo extraite du film et une courte légende s'affichent.

La carte est disponible en ligne à l'adresse : <https://bit.ly/JDA-ACTION221-CARTE>



Tajamul Faqiri-Choisy est actuellement étudiant à l'Institut des langues et civilisations orientales (Inalco) à Paris. Il est ce que l'on appelle un ancien « mineur non accompagné (MNA) ». Menacé de mort par les talibans, il a fui son pays, l'Afghanistan. Il est arrivé à Amiens en 2013, à l'âge de 14 ans, après un périple de près de 14 mois. Il a connu la peur, la prison, le rejet, la faim et la douloureuse expérience de devoir quitter les siens. Le film *Les Mots de Taj* retrace son parcours.



© DR

« Les paroles, elles sont là ! »

Le Journal de l'Animation : Pourquoi avez-vous tenu à faire ce film ?

Tajamul Faqiri-Choisy : Je pense que mon parcours, ma vie, ce que je suis aujourd'hui, ce n'est pas quelque chose d'ordinaire. J'ai eu de la chance dans ma vie. Les gens qui me connaissent me disent : « *Taj, tu as provoqué cette chance.* » Je ne sais pas, j'y réfléchis. Il y a beaucoup de questions pour lesquelles je n'ai pas de réponse.

Quand je suis arrivé, je suis tombé sur Dominique, comme ça, par hasard. C'est quelqu'un en qui j'ai confiance et que j'aime plus que tout dans la vie. Maintenant, c'est mon père. Faire le film avec lui, ça s'est posé naturellement. Je me suis dit que j'aimerais bien raconter mon parcours. C'était mon objectif à travers ce documentaire.

À présent, je ne manque de rien en France, tant en tant que réfugié, afghan ou français. Récemment, j'ai bien aimé le message que mon cousin m'a envoyé : « *Je suis fier de toi, mon cousin, tu es à moitié afghan et à moitié français.* »

En fait, pour 90 % – même plus, la majorité, je ne peux pas donner un chiffre – des personnes qui partent, qui traversent tous ces pays-là pour arriver en France ou en Allemagne, n'importe où, à un moment ou un autre, raconter leur histoire, c'est honteux : ce sont des immigrés, ils ont vécu des choses, ils n'avaient pas à manger pendant des jours, ils se faisaient traiter pire que des animaux.

Pour moi, ce n'est pas une honte. Aujourd'hui, je sais qui je suis, je sais où j'en suis. C'est mon passé, c'est le chemin que je devais traverser et je suis très

content aujourd'hui. Ce chemin-là, je l'ai converti en une force. Je suis très fier d'avoir vécu cela, d'avoir surpassé tout cela. J'espère que ce film aura un impact positif sur les gens.

JDA : C'est la volonté de témoigner de tout ce que vous avez vécu ?

Tajamul Faqiri-Choisy : Tout à fait, je voulais vraiment raconter, car à chaque fois que j'allais au foyer, au conseil départemental, dans le lieu où les migrants sont pris en charge... les assistantes sociales, les éducateurs, même mes amis, me demandaient : « *Alors, Taj, comment ça s'est passé ?* » Au début, c'était compliqué pour moi. Comme je ne parlais pas français, c'était difficile de leur expliquer, de leur montrer exactement mon ressenti, leur raconter ce que j'ai vécu... Un jour, je me suis dit : « *Est-ce qu'on a les moyens de donner une image de toute l'histoire qu'on entend ici, des migrants, surtout le voyage ?* » Parce que les autres choses, les difficultés rencontrées par les migrants, comme la convocation à l'Office français de protection des réfugiés et apatrides (Ofpra), cela vient plus tard, après le voyage. Mon objectif, à travers ce documentaire, est de raconter l'histoire d'un être humain, même pas l'histoire d'un réfugié, juste d'un être humain. Des personnes, à un très jeune âge, même des personnes majeures, ont tout quitté. J'aime beaucoup ma mère. Mais j'ai été obligé de la quitter. Quand je lui ai annoncé que je m'en allais, elle a perdu connaissance.

Ce que l'on a vécu pendant le voyage, depuis l'Afghanistan jusqu'en France, c'est important de le montrer.

Cela mérite le respect. J'aimerais que les gens qui vont voir le film puissent juste dire : « *Voilà, tu as vécu tout cela, tu peux venir, tu peux vivre en France un peu tranquillement.* »

JDA : Quel regard portez-vous sur ce film ?

Tajamul Faqiri-Choisy : C'est un projet qui a pris très longtemps. Je demandais régulièrement à Dominique : « *Alors, comment ça se passe mon vieux ?* » Il répondait : « *Attends, attends, j'écris, on va voir !* »

C'est un projet qui s'est mis en place aussi dans une période un peu compliquée, j'étais en Allemagne où j'étais parti pour travailler. Mais je n'ai jamais lâché, car c'est quelque chose que je voulais absolument faire, même si, aujourd'hui, j'aurais préféré le faire avec d'autres mots, car plus le temps passe, plus j'apprends le français et commence à avoir plus de vocabulaire sur lequel m'appuyer pour expliquer des choses. Mais quand même, ça va. C'est mon vécu, c'est mon passé. Les paroles, elles sont là. Depuis le départ, je n'aime pas que les gens aient pitié de moi. Ça n'est pas moi.

JDA : Comment avez-vous vécu ce voyage à l'envers ?

Tajamul Faqiri-Choisy : Dans le documentaire, parfois, il y a des lieux un peu forts. Je n'étais pas bien. J'allais revivre exactement ce que j'avais vécu durant mon trajet. Pendant des années, je n'étais pas bien, j'allais même voir des psychologues. Parfois, je m'enfermais pendant quelques jours. J'étais jeune. Je me demandais : « *Pourquoi on est arrivé jusque-là ?* » Ce sont des questions qui reviennent souvent.

Pendant le tournage du documentaire, en retournant dans certains lieux, certaines choses me venaient en tête ; parfois je me fâchais un petit peu. Mais c'est moi-même, c'est ma manière de raconter, de dire des choses, comme je les ai vécues : c'est moi, livré à moi-même. C'est une liberté totale en fait. Tu ne sais pas quand les flics vont t'arrêter et t'amener directement en prison. Une fois sorti, tu ne sais pas où tu dois aller. Tu dors où tu veux. Aujourd'hui, c'est quelque chose que je trouve à la fois drôle et à vivre, en fait. Cela m'a fait beaucoup grandir. Parfois, j'ai des discussions avec des personnes, et je sais que ce ne sont pas des discussions d'un jeune homme. À certains moments, quand j'étais en prison, en voyage, j'ai rencontré des gens qui avaient l'âge de mon père, qui me racontaient des choses. Et, puis, aussi, plus on rencontre de difficultés, plus on devient un homme : je suis devenu un homme très tôt dans ma vie.

Quand on a fini le documentaire, on est rentrés, je me suis assis, et là, je me suis dit : « *Voilà, Taj, t'as tourné la page. Il faut que maintenant tu passes à autre chose.* » Maintenant, je suis passé à autre chose. Je peux aller à Patras [NDLR : en Grèce] pour une semaine de vacances, ça me fera plaisir.

JDA : Qu'attendez-vous de ces projections ?

Tajamul Faqiri-Choisy : Franchement, je ne cherche pas la célébrité, je préfère être discret. Pour moi, mon objectif, c'était de donner une image de toute l'histoire de milliers de personnes un peu partout dans l'Europe : des Afghans, des Pakistanais, les Bengalais, des Syriens.

On traverse tous par le même chemin et on y risque tous les mêmes choses. Imaginons que le film change la manière de voir d'une personne, qu'elle se dise après avoir vu le documentaire : « *Ouais, quand même, j'ai eu tort.* » Si c'est juste une personne, alors, moi, j'ai gagné quelque chose. Je voulais vraiment, à travers ce documentaire, changer la vision des gens qui disent : « *Ouais, l'immigré, il vient prendre ça, l'immigré, il est comme ça.* » Non, en fait, on est obligés, on traverse tout ça pour venir jusqu'ici, pour avoir un espoir de ne pas vivre dans la peur, mais pour vivre en sécurité.

JDA : Quels sont vos projets ?

Tajamul Faqiri-Choisy : Mon projet, c'est de repartir en Afghanistan, car je sais qu'on n'a pas besoin de moi ici en France. En tant que jeune Afghan, j'ai eu la possibilité de venir en France, d'avoir une éducation, d'avoir une famille et de connaître la culture française. C'est important pour moi.

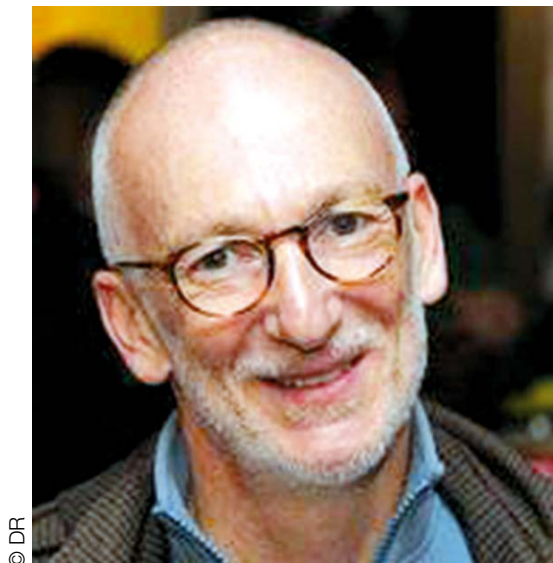
Je pense qu'il est important pour nous, jeunes Afghans, de retourner dans notre pays, de rebâtir ce pays. Parce que si nous, nous ne le faisons pas, personne ne le fera à notre place, aucun pays d'Occident. On a vu les Américains dans quel état ils nous laissent l'Afghanistan. J'aimerais pouvoir travailler sur l'aspect culturel ou diplomatique, entre l'Europe, la France et l'Afghanistan. J'aimerais passer le diplôme des relations internationales et les langues. En même temps, j'ai aussi fait une première année de sciences politiques à l'UPJV d'Amiens. J'aimerais bien continuer dans ces domaines. J'ajouterais que j'ai toujours dit que je serais toujours un Afghan. Je suis fier d'être un Afghan. Et maintenant, je suis fier d'être un Français. Et je serai toujours aussi un Français. Pourquoi ? Parce que la France est le pays qui m'a donné une identité, un simple savoir, le moyen de faire des études, le moyen de vivre en sécurité, et je serai toujours reconnaissant envers ce pays. Et, si un jour, il se passe quelque chose et qu'il faut aller défendre la France, je serai en première ligne, comme pour l'Afghanistan. ▶

**Propos recueillis
par Isabelle Wackener**



© Henry Desauvay

Dominique Choisy nous embarque avec Taj sur les traces de l'exil. Un véritable voyage initiatique à l'envers. À l'issue de la projection du film, diverses thématiques peuvent être abordées et alimenter les échanges. En voici quelques-unes, commentées par le réalisateur : la puissance des images ; faire exploser la frontière ; la fiction et le réel ; père et réalisateur ; la vallée du Panshir ; les corps entrant en résistance ; donner des pizzas aux chiens ; femmes et migrations.



© DR

Empathie et réflexion

LA PUISSANCE DES IMAGES

Avant l'été, le film a été montré dans le cadre d'interventions pour lycéens et apprentis en cinéma : les 15 premières minutes, jusqu'au moment où Taj quitte le parc français à Paris, où il exprime : « *Il y a les familles qui passent d'un côté, puis les migrants de l'autre.* » Cette scène se termine par la remarque de Taj : « *On ne peut pas dire que la France c'est le pays de l'amour, je ne vois pas d'amour ici.* »

Dominique Choisy

Les élèves sont assez saisis par les images. Curieusement, la puissance des images est incroyable. Les jeunes et mes étudiants de la fac (eux l'ont vu en entier), n'ont jamais croisé de migrants. Ils ne savent pas qui c'est. Taj a cette capacité de provoquer une

forme d'empathie par rapport à eux. Par le film, ils ont l'impression de l'avoir rencontré vraiment. Et ils sont tous surpris que Taj ne soit pas à côté d'eux dans la salle lorsque la lumière se rallume. Normalement, il devrait être là, en fait.

Tout d'un coup, tout de suite, cela bouge leurs lignes. Ils se disent : « *Mais c'est quelqu'un comme nous. Et nous, d'une certaine manière, on a la chance de ne pas vivre cela. Si on devait vivre cela, on serait lui. Idéalement.* »

Le charisme de Taj

Une étudiante en master 2 pro documentaire est venue voir le film accompagnée d'une amie qui fait des études de droit, en master 1 ou 2. Après avoir vu le film, le lendemain, la première chose que cette dernière a faite, c'est de s'inscrire dans des associations d'aide juridique aux migrants, parce qu'elle n'y avait jamais pensé et elle s'est dit : « *Je suis là, j'ai des compétences, c'est quelque chose que je peux proposer. Et je le fais pas. Juste c'est nul. Je ne le fais pas et je devrais le faire.* » Cela m'a beaucoup touché. Je l'ai dit à Taj. Sa première réaction a été de dire : « *Tu sais quoi ? Mon vieux, on a réussi. S'il n'y a que ça. On a réussi !* »

Se rencontrer

L'idée du film est profondément celle-là : de faire en sorte que, finalement, même s'il y a des choses très dures dans le film, qu'on puisse de façon assez douce proposer aux personnes qui le regardent de se dire : « *Bien ouais, ok, ils existent vraiment, qu'est-ce que je fais ? Qu'est-ce que je ne fais pas ? Qu'est-ce que je pourrais faire ? Je ne pourrais pas, à un moment, en rencontrer un ou une ? Essayer de proposer quelque chose ?* » Se rencontrer, arrêter d'être des étrangers, alors là, pour le



© Henry Desauvay

fait, concrètement. Au-delà des barrières de la langue, de la culture, des affaires de religion, se rencontrer. Se dire : « On est tous là, au même moment. Qu'est-ce qu'on a à faire ensemble ? Et non pas contre. Mais ensemble. »

FAIRE EXPLOSER LA FRONTIÈRE

Le film a pour vocation de faire réfléchir à la question « Comment accueille-t-on, chacun, à son échelle, individuellement et/ou collectivement ? ».



© Henry Desaurunay

Dominique Choisy

Le film permet, dans un endroit assez exceptionnel qui est la salle de cinéma, de faire passer quelque chose, c'est vraiment quelque chose de « passeur ». C'est curieux de dire cela, car il y a pas mal d'histoires de passeurs dans toute cette histoire.

Ce n'est pas du tout le même passage. Mais, malgré tout, d'une forme ou d'une autre, il s'agit de faire exploser la frontière. Un passeur, c'est quelqu'un qui permet que la frontière soit vaincue. Alors, même s'il s'agit d'exploiter, même s'il s'agit un peu de faire payer au sens négatif du terme, malgré tout, fondamentalement, c'est faire tomber une frontière, créer un passage.

Face à l'écran

Dans la salle de cinéma, c'est être des passeurs dans le meilleur sens du terme. On se retrouve sur cette histoire de frontière, cette histoire d'écran. L'écran, c'est quelque chose sur lequel on projette, mais aussi quelque chose qui fait écran, qui empêche de voir. Utiliser l'écran, non pas comme quelque chose qui aveugle, mais comme quelque chose qui permet la projection et de se rendre compte, ce sont de beaux pieds de nez au sens des mots. De toute façon, il n'y a que cela qui m'intéresse dans le cinéma.

LA FICTION ET LE RÉEL

Dominique Choisy est connu pour ses œuvres de fiction (Les Fraises de bois, Ma vie avec James Dean...). Avec Les Mots de Taj, il signe un film documentaire, intime sans être impudique. Comment conjuguer ces deux niveaux de l'intime et du documentaire ?

Dominique Choisy

Je ne voulais pas faire ce film. Taj et moi, nous avons vu un documentaire, au festival Crossing Europe, *L'Escale*, de Kaveh Bakhtiari. Ce film raconte la vie de jeunes migrants bloqués à Athènes et comment ils font pour quitter la Grèce. Le film est fait vraiment sur ce moment de blocage dans leur parcours.

www.jdanimation.fr

Témoigner coûte que coûte

En sortant du film, Taj me dit : « Mais, tu sais, moi aussi, j'ai des choses à dire par rapport à tout cela, il faudrait qu'on fasse un film. »

Je l'ai entendu, et en même temps, je n'en ai pas fait grand-chose à ce moment-là.

Et puis, de loin en loin, on en reparlait : « Tu sais, moi j'ai vraiment des choses à dire. Il y a vraiment un film à faire qui n'existe pas. Qui ne serait pas sur les moment où on est bloqués. Mais qui serait vraiment sur ce que cela fait de faire ce trajet. »

Qu'est-ce que c'est que ce trajet ? Ça veut dire quoi dans notre tête ? Ça veut dire quoi sur nos corps ? Ça veut dire quoi d'être en prison ? Ça veut dire quoi manquer de mourir ?

La légitimité ou non de faire le film

Venant de la fiction, je ne me sentais pas compétent pour faire ce film, parce que, dans ma tête, ce n'était pas le même métier et je ne me sentais pas légitime à « dealer » avec le réel. Pour moi, le documentaire est une forme d'aristocratie de l'image : justement, se colleter le réel ; justement, essayer de le mâchonner pour le transmettre. Et puis, au final, Taj a fini par me dire : « Moi, j'ai des choses à dire et je ne veux les dire qu'à toi. Toi tu fais des films. Moi j'ai des choses à dire. Maintenant tu arrêtes et tu fais le film ! »

Et bien, j'ai dit oui !

Sous le regard de la caméra

Ce que vit Taj, il le vit vraiment sous notre caméra, mais malgré tout, c'est parce que la caméra est là qu'il le vit. Il y a là une espèce de discussion entre la réalité et la fiction qui existe déjà. On est dans une situation de fiction quand même, c'est-à-dire qu'on invente cette situation. Elle n'existe pas de fait.



© Henry Desaurunay

L'altération de la réalité

Donc, dès qu'il y a une caméra, quelque part, de toute façon, il y a de la fiction. Le réel explose. Je trouve que la réalité n'existe pas, dès qu'on la filme. Elle est altérée au sens premier. Pas forcément abimée, mais altérée, changée. Bouleversée par la présence de la caméra. Et donc Taj, devant cette caméra, et devant cette situation artificielle, il est lui-même et il n'est pas lui-même. C'est-à-dire qu'il joue le jeu de la situation. Avec une volonté de sincérité totale. Et en même temps, il n'est pas lui-même.

© Henry Desaunay



La vallée du Panshir

Le Taj que je connais est fabriqué un peu du Taj qui est à l'écran, mais il est beaucoup plus compliqué, complexe, multiple que cette personne que l'on voit à l'image. Et, en même temps, c'est complètement lui. Mais ce n'est pas lui. C'est là où la fiction intervient. C'est d'ailleurs ce qui fait que j'ai pu gérer certaines situations hyper violentes pour lui quand il les a revécues – et que je ne connaissais pas – et qui ont été très étranges à recevoir.

PÈRE-RÉALISATEUR

Filmer son fils qui revit des scènes douloureuses de son trajet, demande un subtil jeu d'équilibre pour le père qui réalise le film.



© Henry Desaunay

Dominique Choisy

Quand Taj raconte son naufrage en Grèce, je ne savais pas ce qu'il avait vécu. Je me retrouve à être beaucoup son père et certainement le réalisateur du film. En tant que père, je n'ai qu'une envie, c'est de le prendre dans mes bras. Et en tant que réalisateur, je ne peux pas le faire, car je fais un film. Et que c'est ce pour quoi je suis là. C'est mon métier.

Professionalisme et émotions

Du coup, je n'ai pas la possibilité de naviguer entre les deux. Ce n'est pas possible. Sinon, on se perd, et lui se perdrait. Et là, je dois beaucoup être le réalisateur. Je me suis retrouvé dans une situation de cinéma que je ne connaissais pas, qui est propre au documentaire : à quel moment, on est partie prenante et à quel moment on arrête de l'être ? Faire son métier. Se dire : j'ai un plan. Quel autre plan je m'apprête à faire pour faire des raccords ? Pour que ce soit montable. Pour que cela fasse une séquence. Pour que cela construise le film. Est-ce que cette séquence, que je n'avais pas prévue, et qui arrive devant la caméra, elle appartient au film ou pas ? Toutes ces questions qui sont des questions professionnelles et puis qui sont complètement torpillées par des émotions, par un ressenti.

LA VALLÉE DU PANSHIR

Au terme de son voyage initiatique, Taj se retrouve en habit traditionnel dans la vallée du Panshir, d'où il est originaire.

Dominique Choisy

Sur le plan du montage, c'est très particulier ce qui se passe à ce moment-là. Ce ne sont que trois plans. Nous sommes dans la vallée du Panshir en Afghanistan. Taj est panchiri. Il est presque panchiri avant d'être afghan. C'est la vallée du commandant Massoud. Les Panchiris, ce sont des Corses plus des Bretons. C'est l'indépendance totale. Ce sont des « warriors ». C'est ce qui fait que les Russes ont réussi à rentrer, mais ont très vite été foutus dehors. Les Anglais n'ont pas réussi à rentrer, les Talibans n'ont pas réussi à rentrer.

Une vallée aveugle

C'est une vallée aveugle. C'est-à-dire que, quand on entre dans la vallée du Panshir, on va jusqu'au bout. Puis, on se cogne sur les contreforts de l'Hindou Kush et, derrière, c'est la Chine. Et puis, on fait demi-tour, on ne peut pas passer. Donc, on y va et on revient. Cette vallée est protégée par deux checkpoints.

Au moment de cette scène, nous étions dans une espèce d'équilibre absolu : une espèce de concordance totale entre toi, ce qui est autour de toi, la couleur du temps, le temps, le moment, les sons, un moment où tu es envahi par une espèce de sensation incroyable qui fait que tu sais que tu es au monde, tu sais que tu es vivant, que tu existes. C'est curieux, car nous étions quand même entourés par des carcasses de tanks rouillées, quelque chose qui n'était pas forcément rassurant. Je venais de me frier avec Taj, car on s'est enqueulés – tout n'est pas un pavé de pétales de roses.

Une scène difficile à monter

Dans le montage, on a beaucoup bataillé pour trouver l'équilibre de tous les plans qu'on avait. Il y a eu un moment où on l'a monté de façon beaucoup plus longue ; il y avait beaucoup plus de plans, on insistait plus sur cette rivière qui coule, sur cette nature incroyable, l'air était presque poudré, comme du velours. Ça ne marchait pas. Avec les producteurs, nous nous disions : « Il faut arrêter là, mais comment faire ? »

Nous sommes allés vers la simplicité en fait. On a pris trois plans et on les a juste posés comme ça. Il y a ce plan où Taj est au bord de l'eau, et où il se lève, on est presque surpris par cette contre-plongée, il était au bord de l'eau, accroupi, et il se lève.

Un paradis retrouvé ?

On a cette contre-plongée, ce qui le met d'une certaine manière « en gloire », visuellement, c'est-à-dire que tout d'un coup, la contre-plongée provoque cela. Tout d'un coup, il domine la situation, il domine l'image, et il est lui-même dominé par ce paysage derrière qui est juste à couper le souffle, avec des couleurs inouïes, cet espèce de vieux rose, ce vert amande qui se mêle au ciel, au niveau de la nature même de l'image, il y a quelque chose qui est tout à fait stupéfiant.

On est dans ce truc de paradis retrouvé, mais non, il ne s'agit pas de cela. Il ne s'agit pas de dire que le paradis est retrouvé, parce que ce n'est pas un paradis. C'est un pays en guerre, c'est un pays qui sera certainement en guerre civile dans très peu de temps, c'est un pays violent, c'est un pays brutal, c'est un pays où les jeunes n'ont pas d'avenir.

Qu'on soit sidéré par la beauté de ce plan oui, mais qu'on ne se dise pas que tout va bien. On le fait s'installer, il y a Taj qui regarde les paysages, et, juste au moment où il arrive vers nous, nous, on coupe. Noir. Silence total.

Nous avons voulu laisser les spectateurs sur leur faim. Ne pas leur donner la satisfaction de cette beauté et de ce paradis retrouvé en se disant : « Ah ouais, mais non, en fait, ce n'est pas de ça dont il s'agit. » D'ailleurs, derrière, c'est le silence. Comment on va habiter ce silence maintenant ? Comment on va construire ?

Comment on va créer du son, créer des images et mettre de la vie derrière tout ça ?

Fermer une plaie

On n'est plus au cinéma, on sort de la salle, et comment on vit avec ça ? Comment Taj vit avec ça ? Comment chacun de nous va vivre avec ça ? Là, c'est vraiment le cinéma en marche d'une certaine manière. On montre comment on crée des rythmes, comment on provoque une frustration et à quel moment on veut la provoquer, car on veut que ce soit cela qui se passe.

En réponse sans doute à ce que moi j'ai vécu à ce moment-là qui était beaucoup trop idyllique pour être honnête. Moi qui étais nourri de beaucoup trop de choses, qui étais nourri en dehors de ce qui anime le film. Moi, ce qui m'animait, c'était que j'étais avec mon fils, dans son pays d'origine, que j'étais son père, qui était là, que j'avais fait le trajet à l'envers avec lui, presque comme familièrement une manière de recoudre une plaie. J'étais venu dans ce trajet-là aussi pour cela.

Il était parti pour ouvrir une blessure et il avait reconstruit une famille, et moi, de repartir avec lui dans ce sens-là, c'était pour pouvoir témoigner de cela et pouvoir lui permettre de se dire : « Ça y est, je suis retourné au point de départ avec mon nouveau père et du coup, on peut repartir de là. » La plaie est fermée. Je ne sais pas si elle cicatrisera. En tout cas elle ne saigne plus en fait.

LES CORPS ENTRENT EN RÉSISTANCE

À Vienne, dans un parc, Taj rencontre de jeunes Afghans, ils échangent de la nourriture et dansent. Un moment fort où les corps s'expriment, lâchent prise.

Dominique Choisy

Il y a la musique, la nourriture, la danse qui sont des choses que nous, en tant que culture, nous avons un peu oubliées et qui sont des fondamentaux. La rencontre passe par cela. Par l'échange de nourriture et par la possibilité d'être en rythme. Ensemble, sur une musique. En tout cas, essayer de l'être si on n'est pas un bon danseur.



© Henry Desauvay

Et, d'ailleurs, c'est curieux de voir, je pense aux Talibans, à Daesh, la première chose qu'ils interdisent, c'est la musique. C'est interdit de partager cela ensemble, parce que c'est là qu'on résiste, c'est là où le corps entre en résistance. Il entre en résistance par la communauté du mouvement, par la communauté du rythme, et lorsque les corps se mettent à être au tempo, au diapason, ils résistent, je pense, au fascisme.

C'est pour ça qu'ils interdisent cela tout de suite et que les gens doivent rester dans les maisons.

Un mariage afghan

D'ailleurs, ce qui était très beau à Vienne, c'est qu'en même temps, il y avait un mariage afghan : des petites filles n'arrêtaient pas de nous amener de la nourriture. Et nous, on n'arrêtait pas de leur en donner. Et après, elles amenaient des fleurs. Un espace commun s'est mis à exister entre ce mariage et leur pique-nique, notre pique-nique qui étaient complètement construits autour de leurs danses à eux, de notre danse à nous et de la nourriture que eux faisaient et la nourriture que nous on faisait. Ce sont des espaces culturels hyper puissants. Et c'est là où les jeunes se rencontrent aussi.

DONNER DES PIZZAS AUX CHIENS

Sur une aire d'autoroute, en Macédoine, on voit Taj donner à manger à des chiens. Cette scène est importante dans le film et peut porter à débattre.

Dominique Choisy

Cette scène, même si elle est distrayante – les gens sont toujours sensibles quand on montre des animaux à l'écran – et un peu hors-sol, parle en arrière-plan de la résistance. Taj interpelle un chien qui se laisse faire, qui se laisse piquer la nourriture par un autre : « *Affirme-toi, ne te laisse pas faire, sois un peu combattif.* » Ce sont des conseils que Taj a pu donner à d'autres migrants, tombés dans la déprime.

À travers ce message, on peut essayer de se dire ce que cela peut signifier : donner à manger à des chiens, alors que les migrants sont traités encore moins bien que des chiens ; conseiller de ne pas se laisser faire, cela veut dire quoi sur le trajet ? Jusqu'où peut-on aller pour survivre ?



© Henry Desauray

FEMMES ET MIGRATIONS

Les femmes – à l'exception d'Heni Szikszai, en Hongrie, qui a travaillé dans un collectif d'aide aux réfugiés, et des anciennes éducatrices du Foyer éducatif picard – sont absentes du film. Pourtant, si elles ne sont pas sur le trajet, elles sont très présentes dans les parcours de ces jeunes réfugiés. Il peut être opportun d'aborder cette thématique au cours du débat-ciné.

Dominique Choisy

Les personnes qui s'occupent des réfugiés, ce sont des femmes. Point barre. Ce constat est aussi à mettre en parallèle avec la femme qui porte tout ça, et qui a fait que Taj a dû partir : sa sœur, Nabila, qui a été assassinée. La famille était en train d'être décimée, il a donc dû partir. C'est donc la mort de sa sœur qui est le choc initial et le point de départ de toute cette histoire-là. Le film se termine malgré tout sur le fait qu'il va sur la tombe de sa sœur. C'est la première chose qu'il fait quand il arrive à Kaboul. Et moi, je ne savais pas qu'on allait là, il ne disait rien.

Il y a cette présence des femmes qui est très forte malgré tout, chez tous ces migrants, que ce soit leur femme, leur fille ou leur mère, elles sont extrêmement importantes et, souvent, elles sont absentes du voyage. Si elles sont là, elles sont dans les camps, elles ont été enfermées et on ne les trouve pas sur la route. ▶

Isabelle Wackenier



© Henry Desauray